

Un des tous premiers textes que j'ai lu en yiddish était un conte de Rabbi Nahman de Bratslav paru dans une édition de Buenos-Aires. Quelques temps après, je me souviens d'avoir trouvé dans une librairie de Jérusalem de Meah shearim une édition bilingue des Contes suivie de commentaires.

Depuis, Rabbi Nahman ne m'a plus quitté. Tels ces écrivains dont on se sent si proche qu'ils deviennent des compagnons de vie. Je me suis laissé emporter par l'apparente simplicité de sa pensée, pleine d'éclairs lumineux et de ruptures labyrinthiques. J'ai été intrigué par son écriture faite d'un rebond sans fin d'énigmes, par sa manière de fracturer la langue, de désarticuler le récit. Rabbi Nahman délie de la soumission à la logique du récit. Il nous fait perdre le nord par un apparent pèle-mèle d'associations d'idées, d'éclats de rives, de récits de voyageurs, de mendiants et de vagabonds, de fables fantastiques, de fragments de mythes, de réflexions kabbalistiques dissimulées sous l'apparence de la légende. Il faut, à chaque fois, tenter de recomposer le puzzle, décrypter les secrets cachés dans les replis sinueux du récit, mais c'est une énigme, une manière de désorienter, de déboussoler. La lecture des Contes procure un mélange étrange de paix et d'inquiétude. Comme une marche périlleuse au bord d'un précipice.

J'ai rencontré Sandra Zemor lors d'un Seder de Pessah. Nous avons découvert notre passion commune pour les textes de Rabbi Nahman qu'elle reliait aux poèmes et aux chansons de Léonard Cohen. Dans son atelier, j'ai admiré ses superbes toiles, simples et secrètes. J'ai retrouvé nombre de sensations que j'avais éprouvées à la lecture des contes de Rabbi Nahman. Une proximité dans les images, nourrie de l'imaginaire et des

symboles de la kabbale. Une affinité dans la démarche alliant une troublante inquiétude, une simplicité exigeante, à un désir de silence traduit par de grands aplats de couleur et des lignes épurées.

Dans le Hassidisme, la marche est un exercice spirituel de purification, de repentir. C'est le symbole de l'exil de la *Shekhina*. Une préparation mentale à la rencontre avec le Rebbe, le temps de la délivrance après de longs jours d'errance. Les personnages des Contes, enfants, mendiants, rois et princesses, quittent leur maison, sont chassés de leur palais. Ils errent, traversent les océans, franchissent des ponts, se perdent dans des forêts, rencontrent des voyageurs qui les entraînent dans des récits dont ils deviennent les héros. S'ils atteignent des villes, ce ne sont pas des havres de paix où se reposer. Les voilà embarqués dans de nouveaux vagabondages qui font, une fois encore, bifurquer le récit, brouillent les évidences, égarent les personnages.

Les dessins de Sandra Zemor se lisent comme une *Megilah*. On les découvre comme on déroule un rouleau de peinture chinoise, comme on suit la trame d'un récit intranquille, fait de ruptures et de secrets. Souvent une poussière de lettres hébraïques vient recouvrir le dessin comme pour guérir les blessures du récit. Si le dessin accompagne le cheminement des histoires de Rabbi Nahman, il ne s'agit pas d'illustrer, ni d'expliquer, mais de mettre en dialogue, un même trouble, une même émotion, une même attente, de faire cheminer côte à côte deux inquiétudes qui cherchent à se rejoindre. Dans la peinture de Sandra Zemor, il y

a de beaux portraits de villes, vue d'en haut, de collines surplombantes. Cités apparues au sein d'un vide immense par quelques simples traits d'encre de chine. Chez Nahman, les personnages traversent, eux aussi, d'étranges villes imaginaires; mais ce sont souvent des lieux où le récit change brusquement de direction, où les personnages affrontent de nouveaux obstacles. Les textes de Rabbi Nahman de Bratslav comme les dessins de Sandra Zemor racontent le même désir d'unité et la soif de délivrance. Ils ont semé des cailloux tout le long du récit comme autant de graines d'espérance, d'étincelles d'éternité, enchâssés dans les pelures du temps.

Jean Baumgarten